

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Vayéra



Paracha Vayéra

« Pour ton profit et pour ton bien » : l'épreuve n'existe que pour le plus grand bien de l'homme

« **D**. éprouva Avraham et lui dit : Prends de grâce ton fils, ton enfant unique que tu aimes, Its'hak, va vers la terre de Moria et offre-le là-bas en holocauste (...) » (22, 1-2)

L'essentiel des dix épreuves d'Avraham, affirme le Rav de Vaytefesk (Péri, Haaretz sur notre Paracha), consistait à l'éprouver dans sa Emouna. Ces épreuves semblaient, en effet, traduire un changement dans la volonté d'Hachem : au début, Il lui ordonne « Pars de ta terre » et lorsqu'il arriva en Eretz Israël « Il y eut une famine dans le pays ». Il fut dès lors contraint de quitter la Terre Sainte : « et Avram descendit en Egypte ». Immédiatement après, « la femme (Sara) fut enlevée dans la maison de Pharaon ». Puis, Hachem lui promit « Ta postérité sera appelée du nom d'Its'hak ». Et, finalement, Il lui demanda de lui offrir en holocauste.

Avraham s'arma néanmoins d'une Emouna simple dans son Créateur afin de ne pas contester, même en pensée, Sa conduite. Et c'est grâce à cela qu'il parvint aux plus hauts sommets.

L'histoire qui suit illustre merveilleusement comment une prière qui émane d'un cœur animé d'une foi simple possède le pouvoir de défier toutes les lois de la nature par le mérite des Tsadikim, fidèles serviteurs d'Hachem. C'est de la bouche même du

principal protagoniste que je l'ai entendue alors que je me trouvais sur le site sacré de Mérone. Celui-ci, très grand Talmid 'Hakham, érudit dans tous les domaines de la Torah, doté en outre d'une immense crainte du Ciel et célèbre dans le monde de la Torah, avait coutume de venir régulièrement en pèlerinage sur la tombe du Saint Tana Rabbi Chim'one Bar Yo'haï.

Voici déjà plusieurs années, les reins de cet homme avaient cessé de fonctionner normalement (au 17^e degré, pour ceux qui comprennent de quoi il s'agit). Comme cela le contraignit à subir une dialyse quotidienne, l'hôpital lui remit un appareil auquel il devait se brancher chaque nuit en allant dormir pour une durée de dix heures. Durant les Chabbatot qu'il venait passer à Mérone, il devait également procéder de la sorte car son médecin l'avait mis en garde de ne jamais manquer ne fût-ce une seule nuit à cette astreinte journalière. Il en allait de sa vie. En outre, il devait se présenter chaque mois à une visite de contrôle pour vérifier l'état de ses reins.

Progressivement, son état empira et il fut donc décidé finalement de lui faire une greffe. Comme on le sait, Hachem dans son immense bonté a doté l'homme de deux reins, ce qui peut lui permettre de faire don du deuxième. Le donateur ayant été trouvé, la date de l'opération fut fixée. Elle devait avoir lieu dans la clinique de l'état de Colombia aux Etats-Unis, moyennant la somme de 180



000 dollars qui fut payée jusqu'au dernier centime.

Néanmoins, pour le préparer à recevoir cette greffe, notre homme dut subir au préalable une série d'examens généraux. Durant cette période, on l'obligea entre autres à subir une série de soins dentaires destinés à sauver les dents qui pouvaient l'être et à arracher celles qui étaient irrécupérables. L'existence de la moindre carie pouvait en effet lui être fatale car si elle dissimulait le microbe le plus anodin, celui-ci pouvait provoquer une infection générale. Une autre série d'examens révéla que pour sauver les dents susceptibles d'être soignées, il lui était demandé 130 000 chékels. Ne pouvant assumer le règlement d'une telle somme, notre homme repoussa les soins jusqu'au début de l'été 2018. Son état devenant alors insupportable, il finit par fixer un rendez-vous chez le dentiste la semaine d'après Chavouot.

Chavouot tombant à l'issue du Chabbat, il voyagea à Mérone comme à son habitude. Et à la fin de la fête, il se rendit sur le tombeau sacré et se mit à prier le Créateur que le mérite de Rabbi Chimone le protège et lui apporte la guérison. Voici les termes exacts de sa prière : « Rabbi Chimone, j'ai besoin d'un "petit miracle" et nos Sages nous enseignent que tu es expert en miracle (Guémara Méïla 17a). Tu as dit toi-même que tu peux racheter le monde entier de la mesure de rigueur qui pèse sur lui. C'est pour cela que je suis venu à présent. J'ai deux reins en moi et j'ai besoin de ce

petit miracle : qu'ils se mettent à fonctionner comme avant ! »

Tout le monde s'accorde pour dire qu'une telle requête dépasse les limites du naturel et tient littéralement de l'ordre de la résurrection des morts. Un rein qui a cessé de fonctionner n'a en effet rationnellement aucune chance d'être soigné un jour. Ce n'est donc pas un petit miracle que cet homme sollicita mais bien un miracle comme celui de la Mer Rouge. Néanmoins, par sa foi la plus simple et naïve dans la Toute-puissance du Créateur et dans le mérite de Rabbi Chimone Bar Yo'haï, il lui était évident qu'il ne s'agissait que d'un petit miracle et d'une chose toute simple.

Dans les jours qui suivirent Chavouot, il se présenta comme à l'accoutumée à la visite mensuelle qu'il lui avait été fixée. C'est alors qu'il vit le visage du médecin changer de couleur et l'entendit s'exclamer, saisi d'incompréhension : « Qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui se passe ? » Notre homme, effrayé, se demanda quel sort indésirable avait encore bien pu frapper ses reins, mais entre-temps, le médecin avait déjà appelé son supérieur qui lui-même alerta le professeur du service. Et tous ne purent qu'avouer leur surprise : « Cher ami, lui annoncèrent-ils, nous n'avons aucune explication médicale de la chose, mais il t'est arrivé ce qui ne s'est jamais produit chez personne au monde, un véritable bain de jouvence : tes reins fonctionnent comme ceux de n'importe quel homme ! Voudrais-tu bien nous dire ce que tu as



fait, quel traitement as-tu subi et chez quel médecin es-tu allé ?

- J'ai été, répondit-il, chez le grand médecin qui accomplit des merveilles, expert en miracles, Rabbi Chimone Bar Yo'haï, et il s'est occupé de moi comme il se doit ! »

Cela ne tranquillisa pas pour autant l'esprit des médecins qui décidèrent de laisser s'écouler une semaine sans aucune dialyse et de refaire des examens après cela. Et il en fut ainsi : après des années passées sans avoir jamais manqué une seule nuit de dialyse, il revint, après une semaine entière, faire des examens qui révélèrent un parfait fonctionnement des reins. Craignant encore de le libérer (puisque'on n'avait jamais entendu une chose pareille : des reins qui s'étaient arrêtés de fonctionner, et de plus à un stade aussi grave, qui recommencent à marcher comme si de rien n'était ! », ils exigèrent de prolonger la période d'essai sans dialyse pendant encore deux semaines, ce qui permettrait de vérifier l'état réel des reins. A l'issue de celle-ci, ils conclurent en disant : « Nous n'avons aucune explication, mais tu es entièrement guéri. Tu peux retourner tranquille chez toi et nous rendre l'appareil de dialyse. »

Et jusqu'à présent, on surnomme cet homme : Rabbi Mordékhaï Baal Haness ("maître du miracle", n.d.t).

Au début de la Paracha précédente, il est écrit au sujet d'Avraham : « *Va-t'en pour toi, de ta terre* » et Rachi

d'expliquer "**pour toi**, pour ton profit et pour ton bien".

D'après cela, le même commentaire devait s'imposer dans le verset de notre Paracha : « *Va-t'en pour toi vers la terre de Moria* », à savoir : "pour ton profit, pour ton bien". Dès lors, il y a lieu de s'interroger : en quoi consistent le profit et le bien promis à Avraham à l'heure où il s'apprête à offrir en sacrifice son fils unique qu'il mérita d'engendrer à l'âge de cent ans ?

Néanmoins, en consultant le commentaire du Rambam, on peut y lire les mots suivants : « Il lui a été ainsi promis (à Avraham, par le mérite de ce sacrifice, n.d.t) que nulle faute n'entraînerait jamais l'anéantissement de sa postérité ou qu'elle ne tombe entre les mains de ses ennemis sans pouvoir se relever. Cette promesse demeure entière en ce qui concerne notre délivrance future. »

Le Rambam nous dévoile ainsi que, grâce au don de soi dont firent preuve Avraham et Its'hak, les Bné Israël jouiront de la venue de Machia'h, à la fin de l'exil, même s'ils ne la méritent pas du tout.

Dès lors, on comprend ce que signifie : "pour toi et pour ton bien", puisque grâce à cette marche vers le Mont Moria pour sacrifier son fils, Avraham offrit à sa postérité la promesse d'être délivrés même sans aucun mérite. Cela pour nous enseigner que du sein même



de l'épreuve et des difficultés proviennent le bien et le profit pour un homme et sa descendance même s'il ne les mérite pas. Aussi se gardera-t-il bien de baisser les bras au moment de l'épreuve. , . Au contraire , il restera convaincu que celle-ci n'est que le point de départ de la lumière à venir et que tout se passe uniquement "pour son profit et pour son bien".

Le Divré Chemouel pose une question : pourquoi l'épreuve de Our Kasdim (où Avraham fut jeté dans la fournaise ardente par Nimrod) n'est-elle pas présentée comme telle dans la Torah n.d.t)

n.d.t) ? En outre, pourquoi l'épreuve du sacrifice fut-elle attribuée uniquement à Avraham alors qu'Its'hak lui aussi fit don de sa personne à cette occasion ?

En fait, répond-il, pour les patriarches, faire don de leur vie ne représentait en rien une épreuve, ni même la moindre difficulté, car ils avaient conscience que cela ne consistait qu'à se dévêtir d'un habit pour en revêtir un autre plus élevé. Dès lors, l'épreuve de Our Kasdim ainsi que celle d'Its'hak ne sont pas présentées comme telles dans la Torah, car il était évident qu'ils feraient don de leur vie sans le moindre dilemme.

En revanche, le sacrifice d'Its'hak est considéré comme une épreuve pour Avraham au point que le Saint-Béni-Soit-Il dû le supplier de la surmonter (comme l'expliquent le

Midrach Tan'houma et Rachi 22, 1). Car la contradiction et la perplexité surgirent alors dans son esprit : d'un côté, le Créateur lui avait promis « *Ta postérité sera appelée du nom d'Its'hak* ». Alors comment pouvait-Il à présent lui ordonner « *offre-le en holocauste* » ?

Néanmoins, Avraham demeura intègre dans l'exécution de l'ordre Divin. Avoir surmonté cette épreuve si difficile revêt donc une telle importance que jusqu'à ce jour nous en récoltons les fruits.

Et en réalité, non seulement le sacrifice d'Its'hak ne constitua en rien une contradiction à la promesse faite à Avraham (« *Ta postérité sera appelée du nom d'Its'hak* ») mais au contraire, c'est précisément grâce à lui qu'elle put s'accomplir.

Jusqu'alors, Its'hak était en effet dans l'impossibilité d'engendrer car son âme provenait du côté spirituel féminin. Au moment du sacrifice, une nouvelle âme issue du côté spirituel masculin entra en lui et le rendit apte à engendrer (et son ancienne âme entra dans le bélier qu'Avraham offrit sur l'autel à la place de son fils ; pour cette raison, le sacrifice du bélier est considéré réellement comme celui d'Its'hak – Midrach Talpiote).

En ce qui nous concerne, il nous arrive également de constater des contractions sur la manière dont D. se conduit avec nous. Nous devons être toujours intimement convaincus que tout est soigneusement calculé. Il ne nous



incombe que d'avoir confiance et Nous constaterons que tout ce qui arrive n'est là que pour résoudre toutes ses contradictions. Voici ce que le Yessod Haavoda écrit au sujet de la force d'une foi simple et intègre : « Ce qu'Avraham, Its'hak et Yaakov eurent le mérite d'atteindre est indescriptible et inconcevable par l'esprit humain. Même les anges célestes ne purent imaginer le niveau auquel ils étaient parvenus. Et pourtant, Avraham ne vainquit le Yétser Hara que grâce à une foi simple. Au sujet de son trajet pour se rendre au Mont Moria, il est écrit : *"Il vit le lieu au loin"*. Ce verset peut être compris allusivement comme suit : Il vit Hachem, qui est appelé **"le lieu"** (en hébreu, le terme Makom qui signifie **"le lieu"** désigne aussi D. qui est le "lieu du monde", n.d.t) et qui lui avait promis qu'Its'hak (pour rester dans la logique de ce qui est écrit plus haut) aurait une descendance appelée Yaakov au sujet duquel il est dit : *"Il arriva dans le lieu"* (28, 11). C'est alors qu'il repoussa cette pensée **au loin** en disant : je ne suis qu'un ignorant, aucune créature ne peut sonder les desseins d'Hachem. » Cela signifie, qu'en chemin pour le Mont Moria, Avraham eut la vision de Yaakov, fils de son propre fils Its'hak (comme cela est mentionné en allusion dans le mot "Makom", le lieu écrit au sujet du verset décrivant l'arrivée de Yaakov dans le Makom). Cela le laissa perplexe : comment cela pouvait-il être possible alors qu'il s'apprêtait à sacrifier Its'hak ? Mais Avraham repoussa cette pensée au loin et se renforça dans sa confiance en D. en disant "je ne suis qu'un ignorant et

il ne m'incombe que d'accomplir l'ordre d'Hachem !"

Rabbi 'Haïm Kaufman (Mich'hat Chemen 1, 81) fait remarquer quelque chose d'extraordinaire : selon l'avis de la plupart des commentateurs, D. ne se révéla à Avraham pour la première fois que lors de l'alliance de "Bène Habétarim". A ce moment, il avait soixante-dix ans. Ce qui signifie que depuis l'âge de trois ans où il connut le Créateur (Nédarim 32a) jusqu'à soixante-dix ans, il ne fit que connaître Hachem sans qu'Il ne se soit jamais révélé à lui. Malgré tout, pendant ces soixante-sept ans, Avraham ne cessa de combattre en l'honneur du Créateur contre le monde entier, comme le rapporte le Midrach (Rabba 42, 8) : « Et le monde entier était du même côté et Avraham de l'autre côté. » Cela n'entama en rien sa Emouna et ne l'empêcha pas pour autant de continuer à proclamer le Nom d'Hachem sur toute la Terre, alors qu'il n'avait reçu aucun signe que sa voie était juste. Il était clair cependant pour lui que le Créateur était présent et qu'il devait Le faire connaître aux autres même s'Il ne se manifestait pas ouvertement.

Cela pour enseigner à toutes les générations que même lorsque nous ne méritons pas le dévoilement de la Présence Divine et que le Yétser Hara et les soucis viennent nous tourmenter, loin de nous de penser que le Ciel refuse notre manière de servir Hachem et de sombrer dans le découragement. Mais, nous devons au contraire sans cesse nous renforcer dans notre Emouna.



La poussière des pieds et la thèse de celui qui pense avoir réussi à la force de son poignet

« Prenez de grâce un peu d'eau, rincez vos pieds et reposez-vous sous l'arbre. »
(18, 4)

Rachi explique qu'Avraham pensait que les anges (à qui il avait offert l'hospitalité) étaient des arabes qui se prosternent à la poussière de leurs pieds et il veillait à ne pas introduire d'idolâtrie dans sa maison (c'est pourquoi il leur proposa de laver la poussière, n.d.t).

Le Rav de Chinava pose une question : y a-t-il dans le monde quelqu'un d'assez stupide pour se prosterner à la poussière de ses pieds ? Où a-t-on entendu parler d'une chose pareille ?

On peut cependant comprendre, répond-il, que le terme "d'arabes" employé par Rachi (et le Midrach) désigne en fait des commerçants (comme on le trouve en maints endroits dans le Talmud). Ceux-ci ont souvent tendance à s'imaginer que ce sont leurs propres efforts (qu'ils ne ménagent à aucun moment pour aller par monts et par vaux, sans répit, au point de recouvrir leurs pieds de la poussière des chemins) qui leur apportent leur richesse. C'est le sens de ce Midrach qui compare la poussière des pieds à l'idolâtrie : se "prosterner" consiste à attribuer toute leur réussite à cette poussière (qui est le signe de leurs efforts effrénés) et cela relève de l'idolâtrie. Car un juif doit être au contraire convaincu que ce n'est pas sa propre force qui lui apporte la réussite mais seulement la Providence Divine. C'est précisément ce qu'Avraham Avinou

désirait suggérer à ses hôtes : « Lorsque vous entrez dans ma maison, débarrassez-vous de cette idolâtrie et "reposez-vous sous l'arbre", ne vous appuyez que sur le Très-Haut car c'est Lui qui donne la force de réussir. Et grâce à cela, rejoignez la foi simple dans le Saint-Béni-Soit-Il. » Cette prise de conscience apaisera la "tempête" qui agite parfois le juif qui travaille pour subvenir à ses besoins. Il se rendra alors à l'évidence que sa subsistance est fixée d'avance dans le Ciel, que la multiplication des efforts pour tenter de l'augmenter est vaine et qu'en revanche, réduire cette course après l'argent ne diminuera en rien ses ressources. Car chacun reçoit très exactement ce qui a été octroyé par le Ciel.

Rav Eliahou Dessler demanda une fois au 'Hazon Ich : « Comment se fait-il que, dans la prière de la Amida, les requêtes pour le matériel comme Réfaénou (pour la guérison) ou Barekh Alénou (pour la subsistance) sont placées après celles qui concernent le spirituel ? Nous avons pourtant un principe "Maalime Bakodech Velo Moridine", on monte dans la sainteté mais on ne descend pas, et d'après celui-ci, nous aurions dû demander la réussite spirituelle après la réussite matérielle.

- Avez-vous une réponse à cette question ?, s'enquit le 'Hazon Ich.
- J'ai pensé qu'il n'y avait en cela aucune régression du spirituel au matériel, dit-il, car les besoins matériels d'un juif font également partie de sa spiritualité : la guérison lui est nécessaire, par exemple,



afin qu'il ne puisse servir Hachem de tout cœur, la subsistance pour qu'il puisse honorer le Chabbath comme il se doit et envoyer ses enfants au Talmud Torah etc.

- A mon avis, lui répondit le 'Hazon Ich, la question ne commence pas, parce que lorsqu'un juif prie "Réfaénou" (guéris-nous), il proclame alors : "Maître du monde, je ne crois nullement dans la force des médecins et ma guérison toute entière est entre Tes mains." De même, lorsqu'il prie "Barekh Alénou" pour sa subsistance, il exprime par cela : "Tous ces efforts que j'investis pour subvenir à mes besoins ne sont que vains et illusoires car c'est Toi qui me nourris, moi et ma famille." Dès lors, l'ordre des bénédictions constitue bien une ascension dans la sainteté. En outre, ce n'est qu'après avoir obtenu ce que nous demandons dans le domaine spirituel, la connaissance dans la bénédiction de "Atta 'Honène", le repentir dans celle de "Achivénou", l'expiation des fautes dans "Sela'h Lanou", que nous sommes en mesure de percevoir clairement cette Emouna. »

Un juif doit vivre avec la conscience qu'il se trouve entre les mains d'Hachem. Ce n'est qu'ainsi qu'il peut être heureux et serein. C'est dans cette perspective que Rav 'Hasmane commente un verset de notre Paracha. Il est en effet écrit au sujet de Hagar : « D. décilla ses yeux, elle vit un puits et alla remplir son outre d'eau et abreuva l'enfant. » (21, 19) Et le Midrach de commenter : « Elle manquait de Emouna. » (Rabba 53, 14)

Nos Sages veulent signifier par cela qu'elle remplit son outre plus que le nécessaire pour les besoins du jour, en s'inquiétant du lendemain.

A priori, on peut s'interroger : quel manque de Emouna y a-t-il lorsqu'une femme accompagnée de son fils malade erre dans un désert aride, tous deux exposés au danger, et qu'ils découvrent miraculeusement un puits pour étancher leur soif ? Pour quelle raison ne se préoccuperaient-ils pas de remplir leurs réserves d'eau ?

Une parabole, explique-t-il, peut nous faire comprendre ce point : un homme voyageait dans le carrosse du roi en personne. Il profitait alors du pain et de l'eau de ce dernier. Soudain, le roi aperçut que son passager avait préparé dans son sac une tranche de pain et un peu d'eau pour le trajet. On comprendrait aisément que le roi jette cet homme hors de son carrosse. Car sa conduite prouvait qu'il ne reconnaissait pas la bonté du roi qui, à coup sûr, ne l'aurait jamais laissé mourir de faim et de soif. Quel est l'insensé qui monte ainsi dans le carrosse royal muni de son casse-croûte ?

C'est de la même manière que l'on considère dans le Ciel celui qui s'inquiète et dit : "que vais-je manger demain ?" Il est pourtant dans le carrosse royal du Saint-Béni-Soit-Il, le Roi des rois. Pourquoi devrait-il s'inquiéter ? C'est ce que l'on reprocha à Hagar : elle fut témoin d'un vrai miracle : un puits fut créé pour elle, une source d'eau pure dans un désert brûlant afin de la maintenir en vie, elle et son fils. Hachem



est donc avec elle et ne l'a pas abandonnée. De la même manière, Il lui donnera également demain. Pourquoi dès lors remplir son outre plus que nécessaire si ce n'est parce qu'elle manque de Emouna ?

En vérité, on vient ainsi nous mettre en garde : pourquoi subir les affres du

Guéhinam dans ce monde par manque de confiance en D. et s'énervier sur chaque chose qui ne réussit pas comme on l'aurait désiré ? Pourquoi ne pas vivre plutôt dans le Gan Eden en se renforçant dans la confiance en D., convaincu que tout provient d'Hachem, la réussite comme ce qui semble être un échec, pour notre plus grand bien ?

